



Michel Ballard et Lieven D'hulst, dir. *La Traduction en France à l'âge classique*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, collection « Travaux et recherches », 1996, 325 p.

Claire le Brun

Volume 9, Number 2, 2e semestre 1996

Parcours de traduction
Pathways of Translation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/037270ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/037270ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (print)
1708-2188 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

le Brun, C. (1996). Review of [Michel Ballard et Lieven D'hulst, dir. *La Traduction en France à l'âge classique*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, collection « Travaux et recherches », 1996, 325 p.] *TTR*, 9(2), 235–242. <https://doi.org/10.7202/037270ar>

Michel Ballard et Lieven D'hulst, dir. *La Traduction en France à l'âge classique*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, collection « Travaux et recherches », 1996, 325 p.

Un colloque tenu à l'Université Charles-de-Gaulle/Lille III est à l'origine de ces études réunies par Michel Ballard et Lieven D'hulst.

Les responsables visent deux objectifs : approfondir la recherche sur les savoirs et les pratiques historiques de la traduction, fournir un cadre théorique aux travaux historiographiques et en préciser la méthodologie. Les seize contributions replacent la traduction aux XVII^e et XVIII^e siècles, d'une part dans la théorie linguistique, d'autre part dans les conditions de sa pratique. Il s'agit notamment de nuancer les idées admises sur la traduction à l'âge classique : les « Belles Infidèles ». La matière du livre est répartie en trois sections : la réflexion théorique, les modalités et situations de la traduction, la traduction et les littératures européennes. Les articles couvrent une période qui va du milieu du XVII^e à la toute fin du XVIII^e siècle, avec en préliminaire un retour au XVI^e siècle où se dessine dans les préfaces des traducteurs la topique des « Belles infidèles ».

Luce Guillerm observe la mise en place au XVI^e siècle des éléments d'un discours qui préfigure celui des « Belles Infidèles ». Elle identifie, dans la préface de la première traduction de Perrot d'Ablancourt, un montage de citations de traducteurs du XVI^e siècle. Guillerm repère vers 1540 la représentation, toute nouvelle, du traducteur en esclave, qui se traduira chez Perrot d'Ablancourt par le déplacement de l'ancienne autorité du texte à la personne de l'Auteur : le traducteur écrit sous la dictée d'un autre, le fantôme de l'auteur mis en scène dans les préfaces. Elle voit également apparaître au milieu du siècle l'opposition entre la langue maternelle, naturelle, et les langues artificielles que l'on apprend avec peine. Parallèlement, la notion de style est assimilée à la façon de parler ; traduire, c'est rendre un auteur « parlant françois ». L'« accoustrement à la françoise » apparaît d'abord dans les traductions de romans en langue vulgaire, l'italien en l'occurrence, avant d'être utilisé pour les classiques.

L'hégémonie des « Belles infidèles » est remise en question dans l'article que Michel Ballard consacre à Gaspard de Tende. L'auteur montre l'originalité des *Règles de la traduction* (1660) : constitution d'un corpus, analyse contrastive. Selon cette méthode, les lois se dégagent d'elles-mêmes, de la récurrence des solutions proposées par les traducteurs. Il apparaît que Perrot d'Ablancourt occupe peu de place dans le corpus, alors que les traducteurs jansénistes sont privilégiés. L'influence des messieurs de Port-Royal est par ailleurs sensible dans les neuf règles de traduction, en particulier le principe de

déduction et de transformation. Ballard voit enfin la nouveauté de la démarche dans l'effort de rassembler les observations en un ensemble structuré, de dégager des correspondances et de montrer que les schémas de transformation appartiennent à des catégories générales.

L'importance de la *Grammaire générale* de Port-Royal dans la réflexion langagière est également soulignée par l'article de Daniel Mercier sur la problématique de l'équivalence des langues. Cette grammaire définit le fonctionnement universel et nécessaire de toute langue possible. Toutes les langues sont équivalentes, puisque le langage n'est rien d'autre que la représentation de la pensée. Il est toujours possible, sauf défaillance lexicale résultant de l'absence d'un concept, de proposer d'une langue à l'autre des énoncés équivalents. C'est sur le seul plan de l'ornementation que les langues ne sont pas égales. L'auteur conclut que l'espace théorique dans lequel s'inscrit la pratique de la traduction à l'âge classique demeure celui de la distinction entre une structure profonde (sens, ordre analytique) et une structure ou forme superficielle d'où résultent l'agrément et la qualité du discours.

La mise en place du cadre théorique se poursuit avec l'essai de synthèse de Lieven D'hulst sur la réflexion traductologique en France de 1722 à 1789. L'auteur souligne la complexité de la réflexion passée, qui commande la prudence, et la difficulté des découpages chronologiques. Pour saisir cette « pensée traductologique en mouvement », il analyse des textes ayant un rapport indirect avec la traduction : la *Grammaire générale*, qui « crée une interface entre le latin et le français », la méthode de latin bilingue de Du Marsais, *terminus a quo* de la période envisagée. Il signale qu'un des textes pédagogiques les plus diffusés aux XVII^e et XVIII^e siècles, la *Ratio studiorum* des Jésuites (1599), donne peu de règles sur la traduction, car on y vise plutôt la maîtrise du latin, mais qu'on peut repérer dans ces milieux une influence souterraine de Gaspard de Tende. Au milieu du siècle, avec Batteux et son *Traité de la construction oratoire* (1764), la poétique de la traduction s'oriente vers la science du beau et la formation du goût. Les critiques des traductions se fondent dès lors sur une évaluation esthétique. D'Ulst observe le changement de perspective dans l'article : « Traduction, Belles-Lettres » de l'Encyclopédie rédigé par Marmontel, où il est question, plus que des règles, des tâches et des mérites du traducteur, des différents publics et des rapports avec les

hommes de lettres ; l'article atteste un changement de public, plus mondain qu'érudit. Enfin, le traité de Dom Gourdin: *De la traduction considérée comme moyen d'apprendre une langue, et comme moyen de se former le goût*, paru en 1789, confirme l'importance croissante de l'esthétique dans la réflexion traductologique. D'Hulst explique le parcours de la réflexion traductologique au XVIII^e siècle par l'impossibilité pour la traduction-version, ancrée dans la tradition grammaticale et pédagogique, de s'associer à la conceptualisation de la grammaire opérée par Port-Royal, ce qui l'amènerait à chercher un espace au sein des Belles-Lettres.

Enfin, José Lambert étudie le discours implicite sur la traduction dans l'Encyclopédie. Il compare les notices de Beauzée et de Marmontel, centrées respectivement sur la grammaire et sur la traduction littéraire. Il propose de lire le discours sur la traduction dans les endroits qui ne traitent pas explicitement de cette question, mais renvoient à d'autres catégories de la langue et de la culture. L'auteur s'étonne qu'un discours qui se pose comme universel perde de vue ce qui permet aux sociétés d'entrer en contact les unes avec les autres: les circulations entre les langues modernes ne sont pas prises en compte, seule la traduction des langues anciennes est reconnue comme telle. Selon Lambert, la situation évoluera peu avant 1830.

Les résonances sont nombreuses entre les articles de cette première partie, qui tracent les grandes lignes d'évolution, en invitant toutefois à la prudence, que ce soit dans le découpage périodique ou dans la détermination des influences majeures.

La seconde partie, sur les modalités et situations de la traduction, rassemble six études diverses par les lieux et les champs de la pratique, et par la nature des textes en jeu, le point commun étant cependant le XVIII^e siècle.

Philippe Caron se penche sur la relecture critique, par l'Académie française en 1719-20, de la traduction du Quinte-Curce effectuée par Vaugelas. L'intérêt de cette révision tient en grande partie au fait qu'elle est issue du même milieu que la traduction. Caron fait une typologie des faiblesses signalées par l'Académie ; il note en particulier un resserrement des règles de la métaphore. Dans cette

révision très minutieuse, les corrections manifestent un refus de l'équivoque, un scrupule de netteté et un renforcement de la tendance à la rigidité. Jalon précieux dans l'histoire de l'académisme littéraire et grammatical, la révision de 1719-1720 met en place un réseau de contraintes, générateur d'insécurité linguistique.

Deux articles portent sur la réception de la littérature anglo-saxonne en France, sujet qui sera repris en force dans la troisième partie. **Alain Lautel** donne les résultats d'une étude informatique sur la fortune française de six auteurs britanniques et distingue différentes courbes indicatrices de succès : ascensionnelle et jamais démentie comme celle de Defoe ; ascensionnelle forte, mais démentie brusquement, correspondant au goût d'une époque, comme celle de Goldsmith ; ascensionnelle moyenne, mais régulière et continue, représentant un lectorat d'esthètes et d'intellectuels, comme celle de Sterne. **Harald Kittel** s'intéresse à la réception du *Poor Richard's Almanack* de Benjamin Franklin, diffusé en France à la fin du XVIII^e siècle sous le titre *La science du bonhomme Richard*. Considérée comme un chef-d'œuvre de littérature populaire, parfois même comme une cause indirecte de la Révolution, cette traduction, qu'on abrègera sous le titre de *Pensées morales de Franklin*, est lue comme un recueil de morale pratique. On assiste à un phénomène de croisement, dans la société réceptrice, entre le personnage historique de Franklin et le mytique bonhomme Richard.

Dans son analyse d'un vaste corpus de traductions françaises de récits orientaux publiés entre 1480 et 1799, **Paul Saint-Pierre** distingue trois périodes : textes portant surtout sur la Chine, issus d'un milieu religieux, traduits du latin ou de l'italien jusqu'en 1674 ; textes relatant des voyages aux Indes orientales, traduits d'une pluralité de langues entre 1675 et 1749 ; textes portant surtout sur l'Inde et traduits de l'anglais à la fin du siècle. L'auteur y analyse le discours sur l'Oriental et conclut que la traduction est généralement une « réduction » de l'autre à soi. Il situe également les pratiques de traduction dans le développement de l'orientalisme en France à la fin du XVIII^e, dont le principal enjeu est de sécuriser les contacts avec l'Orient en formant des interprètes français compétents.

Les deux dernières études de cette section sont consacrées à des textes liturgiques : la messe catholique et la *Haggada*. **Bernard Chézodeau** examine les réponses apportées par l'Église post-tridentine aux protestations de Luther contre l'inaccessibilité de la messe aux fidèles. Pour le Concile de Trente, la traduction de la messe demeure inutile puisqu'il s'agit de la célébration d'un mystère et non d'une prédication. Les traductions littérales voulues par Port-Royal se heurteront à une vive résistance des Jésuites. Chézodeau voit dans les solutions proposées : les « prières pendant la messe » et les « tableaux de la croix » qui associent le fidèle à la signification globale de la messe, des essais de « traduction vers l'esprit ». **Colette Toutou-Benitah** analyse la première traduction française du texte liturgique de la Pâque juive (1774) et observe la méthode exposée dans la préface par le traducteur, Mardochee Venture, dont les principes sont proches de Malherbe. Selon l'auteure, cette traduction constitue un indicateur du degré d'assimilation des Juifs français deux décennies avant la Révolution. Elle manifeste un souci d'ouverture sur le monde ambiant non-juif, alors qu'à sa réimpression quarante ans plus tard, elle penchera vers le repli sur soi.

La troisième section de l'ouvrage, « Traductions et littératures » donne un aperçu du déplacement des centres d'intérêt et des modèles, des Anciens aux modernes étrangers, et du rôle des traducteurs dans la remise en question de l'idéal classique. Deux articles complémentaires traitent de la pénétration de la littérature espagnole en France et des enjeux de la confrontation des deux littératures nationales. **Guiomar Hautcœur** montre que, chez Scarron, la traduction de nouvelles espagnoles s'inscrit dans une polémique contre le genre épico-chevaleresque. Elle est liée à une démarche réflexive sur la place de la nouvelle à l'espagnole par rapport au roman. Scarron utilise la nouvelle, sur laquelle il effectue d'importantes modifications au plan de la structure narrative et des registres, pour imposer en France une nouvelle poétique du récit basée sur la vraisemblance. Selon Hautcœur, les *Nouvelles Tragi-Comiques* sont un révélateur unique des modifications du système littéraire français et de la transformation du goût en matière de roman, dans la seconde moitié du XVII^e siècle. L'article d'**Amelia Sanz** sur les traductions de textes historiques espagnols souligne le rôle des traducteurs comme noyau d'une communauté interculturelle et suggère que le système littéraire français du XVII^e siècle est moins

fermé qu'on n'a pu le croire. Le cas d'Anne de la Roche-Guilhem, membre de la société plurielle de Rouen, issue d'une famille de gentilhommes protestants, en relation avec le milieu des sépharades, est considéré comme paradigmatique. Sanz décrit une fin de siècle dominée par des traductions de l'espagnol, où le travail d'Anne est porté par le succès de l'œuvre et du genre. Elle fait également une typologie des transformations sémantiques qui accompagnent la traduction: passage du chevaleresque au courtisan, de la monarchie féodale à la monarchie absolue, de l'individuel au social, du pluriel au singulier, ; passage d'un modèle épique à un modèle narratif, d'un narrateur masculin moralisateur à un narrateur au féminin.

Les trois derniers articles portent sur le XVIII^e siècle et sur la résistance de l'Institution, mais non du public, aux littératures du nord, anglaise surtout et allemande. L'étude d'André Lefevre démontre l'importance des extraits pour la diffusion des auteurs dramatiques en traduction. Elle s'intéresse surtout à l'extrait qui sert d'arme entre deux conceptions rivales de la littérature, en mettant en valeur les aspects les plus brillants de l'auteur que l'on veut imposer. Lefevre conclut que l'extrait, considéré comme une simple traduction, a presque complètement disparu de la conscience des historiens littéraires et il en recommande une étude renouvelée, comme vecteur de dissémination de la culture en Europe.

Hendrik Van Gorp dévoile les premiers résultats d'une étude d'envergure de la *Nouvelle Bibliothèque des Romans* et de la *Bibliothèque britannique*, présentant des traductions de romans gothiques à la toute fin du XVIII^e siècle (1796-1802). Travaillant à la chaîne — presque tous les romans d'Ann Radcliffe sont traduits en 1797 —, le traducteur se considère généralement comme un véritable écrivain qui doit naturaliser le texte. Il suit les *Observations sur l'art de traduire* de d'Alembert (1759), selon lesquelles il ne faut pas s'astreindre à tout traduire. L'influence de Marmontel est également sensible dans la primauté accordée au plaisir du public. Dans l'analyse d'un extrait du *Moine* dû à l'un des traducteurs du roman intégral, Van Gorp relève des transformations d'importance comme des changements de focalisation, un résumé des dialogues et des monologues, un glissement vers une narration plus omnisciente et plus monologique.

Dans un article synthétique qui clôt le recueil, Wilhelm Graeber fait ressortir l'écart entre la condamnation de la littérature anglaise et son succès en France et avance que la traduction libre a eu pour fonction de protéger les conceptions esthétiques nationales. Il identifie quelques facteurs du recul des règles classiques: le contrôle officiel, qui donne aux produits étrangers le « charme des fruits défendus » ; la critique journalistique qui, en réprouvant certains éléments, attire l'attention des lecteurs précisément sur ce qui leur manquait le plus ; l'arrivée vers 1750 d'une nouvelle génération de critiques étrangers. Il est clair qu'au milieu du XVIII^e siècle, le traducteur se trouve en conflit d'intérêts. Il ne s'agit plus, comme pour Perrot d'Ablancourt, de chercher des modèles pour sa propre littérature ; le fait de traduire de l'anglais est déjà une critique du classicisme. Graeber voit les traducteurs de cette période comme des agents doubles. Il résume l'évolution des relations littéraires franco-anglaises au XVIII^e siècle en quatre étapes : traduction libre d'extraits, notamment par Voltaire, à un moment où la suprématie française est incontestée ; traductions libres de chefs-d'œuvre anglais donnant lieu à des comparaisons entre les deux littératures, mais toujours à l'avantage de la France ; traductions libres avec explication des choix de traduction par un respect du goût des lecteurs français ; anglophilie déclarée, enfin, et nous rejoignons là la brève période étudiée par Van Gorp. Pour Graeber, il ne fait pas de doute que les traductions de l'anglais ont joué un rôle majeur dans la « dissolution de l'idéal classique ».

Pour conclure, il faut souligner la complémentarité des contributions. Les jalons théoriques posés dans la première partie permettent une meilleure interprétation des illustrations qui suivent. La cohésion du volume est renforcée par la présence d'un index des auteurs et des traducteurs, qui permet de consulter simultanément tous les renvois aux théoriciens et praticiens cités dans plusieurs articles et d'avoir une vue d'ensemble des différents « agents » de la traduction à l'âge classique. Par ailleurs, ce collectif incite à une réévaluation du facteur traduction dans l'histoire de la littérature et donne une idée de ce que la traductologie peut apporter aux études littéraires.

Claire le Brun
Université Concordia